

Texte 1 : Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 4

LE COMTE. Te voilà instruit ; mais si tu jases...

FIGARO. Moi, jaser ! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, et...

5 LE COMTE. Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... ! Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline, et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO. Joli oiseau, ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur ?

10 LE COMTE. Tout le monde.

FIGARO. C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter ; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement*. Jamais !... Ah ! quelle nouvelle ! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut m'en faire aimer, et l'arracher à

15 l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur ?

FIGARO. Comme ma mère.

LE COMTE. Quel homme est-ce ?

FIGARO, *vivement*. C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris, pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furette, et gronde, et geint tout à la fois.

20 LE COMTE, *impatienté*. Eh ! je l'ai vu. Son caractère ?

FIGARO. Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE. Ainsi, ses moyens de plaire sont...

FIGARO. Nuls.

LE COMTE. Tant mieux. Sa probité ?

25 FIGARO. Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE. Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO. C'est faire à la fois le bien public et particulier, chef d'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur !

LE COMTE. Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte ?

FIGARO. A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

30 LE COMTE. Ah ! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO. Si j'en ai ! Primo, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge gratis.

LE COMTE. Ah ! ah !

FIGARO. Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, gratis aussi.

LE COMTE, *impatienté*. Tu es son locataire ?

35 FIGARO. De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*. Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO. Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! Parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE. Heureux Figaro, tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

40 FIGARO. C'est bien là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore, moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE. Ah ! si l'on pouvait écarter tous les surveillants !

FIGARO. C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE. Pour douze heures seulement !

FIGARO. En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

45 LE COMTE. Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *révant*. Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE. Scélérat !

FIGARO. Est-ce que je veux leur nuire ? ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter

50 ensemble.

LE COMTE. Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO. il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal Infant arrive en cette ville.

LE COMTE. Le colonel est de mes amis.

- 55 FIGARO. Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.
LE COMTE. Excellent !
FIGARO. Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...
LE COMTE. A quoi bon ?
- 60 FIGARO. Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.
LE COMTE. A quoi bon ?
FIGARO. Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.
LE COMTE. Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?
FIGARO. Ah ! oui, moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et
- 65 comment vous introduire après ?
LE COMTE. Tu as raison.
FIGARO. C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...
LE COMTE. Tu te moques de moi. (Prenant un ton ivre.) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?
- 70 FIGARO. Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées. (D'un ton plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison... ?
LE COMTE. Fi donc ! tu as l'ivresse du peuple.
FIGARO. C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.
LE COMTE. La porte s'ouvre.
- 75 FIGARO. C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

Texte 2 : Victor Hugo, *Ruy Blas* (1838), acte V, scène 3

Dans le drame romantique *Ruy Blas*, Don Salluste veut se venger de la Reine qui l'a disgracié. Il monte alors une machination pour faire de son valet (*Ruy Blas*) l'amant de la Reine, qui sera discréditée dès que sa liaison avec un domestique sera révélée. A la fin de la pièce, alors que Don Salluste savoure son triomphe, le valet bafoué, complice malgré lui d'un atroce complot contre la femme qu'il aime, cherche à tuer son ancien maître.

RUY BLAS, terrible, l'épée de Don Salluste à la main :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !

Don Salluste se précipite vers la porte. Ruy Blas la lui barre.

5 – Oh ! n'allez point par là, ce n'en est pas la peine,
J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. –
Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,
Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.
– A mon tour ! – On écrase un serpent qu'on rencontre.
– Personne n'entrera, ni tes gens*, ni l'enfer !
10 Je te tiens écumant sous mon talon de fer ! (...)
Vous osez, – votre reine, une femme adorable !
Vous osez l'outrager quand je suis là ! – Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez !
Et vous vous figurez que je vous verrai faire
15 Sans rien dire ! – Ecoutez, quelle que soit sa sphère,
Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,
Commet de certains faits rares et monstrueux,
Noble ou manant*, tout homme a droit, sur son passage,
De venir lui cracher sa sentence* au visage,
20 Et de prendre une épée, une hache, un couteau !... –
Pardieu ! j'étais laquais ! quand je serais bourreau ?

LA REINE : Vous n'allez pas frapper cet homme ?

RUY BLAS : Je me blâme

D'accomplir devant vous ma fonction, madame.

25 Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.

Il pousse Don Salluste vers le cabinet.

C'est dit, monsieur ! allez là-dedans prier Dieu !

DON SALLUSTE : C'est un assassinat !

RUY BLAS : Crois-tu ?

30 **DON SALLUSTE**, désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui :

Sur ces murailles

Rien ! pas d'armes ! Une épée au moins !

RUY BLAS : Marquis ! tu railles* !

Maître ! est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?

35 Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens à toi,

Valetaille de rouge et de galons vêtue,

Un maraud* qu'on châtie et qu'on fouette, – et qui tue !

Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?

Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

40 **LA REINE** : Grâce pour lui !

RUY BLAS, à la Reine, saisissant le marquis : Madame, ici chacun se venge.

Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange !

Texte 3 : Samuel Beckett, En attendant Godot (1953), Acte I

VLADIMIR. - Vous voulez vous en débarrasser?

POZZO. - En effet. Mais au lieu de le chasser, comme j'aurais pu, je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint-Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. A vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer.

5 *Lucky pleure.*

ESTRAGON. - Il pleure.

POZZO. - Les vieux chiens ont plus de dignité. (*Il tend son mouchoir à Estragon.*) Consolez-le, puisque vous le plaignez. (*Estragon hésite.*) Prenez. (*Estragon prend le mouchoir.*) Essuyez-lui les yeux. Comme ça il se sentira moins abandonné. *Estragon hésite toujours.*

10 VLADIMIR. - Donne, je le ferai, moi.

Estragon ne veut pas donner le mouchoir. Gestes d'enfant.

POZZO. - Dépêchez-vous. Bientôt il ne pleurera plus. (*Estragon s'approche de Lucky et se met en posture de lui essuyer les yeux. Lucky lui décoche un violent coup de pied dans les tibias. Estragon lâche le mouchoir, se jette en arrière, fait le tour du plateau en boitant et en hurlant de douleur.*) Mouchoir. (*Lucky dépose valise et panier, ramasse le mouchoir, avance, le donne à Pozzo,*

15 *recule, reprend valise et panier.*)

ESTRAGON. - Le salaud! La vache! (*Il relève son pantalon.*) Il m'a estropié!

POZZO. - Je vous avais dit qu'il n'aime pas les étrangers.

VLADIMIR, à Estragon. - Fais voir. (*Estragon lui montre sa jambe. A Pozzo, avec colère.*) Il saigne!

POZZO. - C'est bon signe.

20 ESTRAGON, *la jambe blessée en l'air.* - Je ne pourrai plus marcher!

VLADIMIR, *tendrement.* - Je te porterai. (*Un temps.*) Le cas échéant.

POZZO. - Il ne pleure plus. (*A Estragon.*) Vous l'avez remplacé, en quelque sorte. (*Rêveusement.*) Les larmes du monde sont immuables. Pour chacun qui se met à pleurer, quelque part un autre s'arrête. Il en va de même du rire. (*Il rit.*) Ne disons donc pas de mal de notre époque, elle n'est pas plus malheureuse que les précédentes. (*Silence.*) N'en disons pas de bien non plus. (*Silence.*)

25 N'en parlons pas. (*Silence.*) Il est vrai que la population a augmenté.

VLADIMIR. - Essaie de marcher.

Estragon part en boitillant, s'arrête devant Lucky et crache sur lui, puis va s'asseoir là où il était assis au lever du rideau.

POZZO. - Savez-vous qui m'a appris toutes ces belles choses? (*Un temps. Dardant son doigt vers Lucky.*) Lui!

VLADIMIR, *regardant le ciel.* - La nuit ne viendra-t-elle donc jamais?

30 POZZO. - Sans lui je n'aurais jamais pensé, jamais senti, que des choses basses, ayant trait à mon métier de - peu importe. La beauté, la grâce, la vérité de première classe, je m'en savais incapable. Alors j'ai pris un knouk.

VLADIMIR, *malgré lui, cessant d'interroger le ciel.* - Un knouk ?

POZZO. - Il y aura bientôt soixante ans que ça dure ... (*Il calcule mentalement.*) ... oui, bientôt soixante. (*Se redressant fièrement.*) On ne me les donnerait pas, n'est-ce pas? (*Vladimir regarde Lucky.*) A côté de lui j'ai l'air d'un jeune homme, non? (*Un temps. A*

35 *Lucky.*) Chapeau! (*Lucky dépose le panier, enlève son chapeau. Une abondante chevelure blanche lui tombe autour du visage. Il met son chapeau sous le bras et reprend le panier.*) Maintenant, regardez. (*Pozzo ôte son chapeau. Il est complètement chauve. Il remet son chapeau.*) Vous avez vu ?

VLADIMIR. - Qu'est-ce que c'est, un knouk ?

40 POZZO. - Vous n'êtes pas d'ici. Êtes-vous seulement du siècle? Autrefois on avait des bouffons. Maintenant on a des knouks. Ceux qui peuvent se le permettre.

VLADIMIR. - Et vous le chassez à présent? Un si vieux, un si fidèle serviteur ?

ESTRAGON. - Fumier!

Pozzo de plus en plus agité.

45 VLADIMIR. - Après en avoir sucé la substance vous le jetez comme un... (*Il cherche.*) ... comme une peau de banane. Avouez que ...

POZZO. *gémissant, portant ses mains à sa tête.* - Je n'en peux plus ... plus supporter... ce qu'il fait... pouvez pas savoir. .. c'est affreux ... faut qu'il s'en aille... (*Il brandit les bras.*) ... je deviens fou ... (*Il s'effondre, la tête dans les bras.*) Je n'en peux plus ...

Silence. Tous regardent Pozzo. Lucky tressaille.

50 VLADIMIR. - Il n'en peut plus.

ESTRAGON. - C'est affreux.

VLADIMIR. - Il devient fou.

ESTRAGON. - C'est dégoûtant.

VLADIMIR, à Lucky. - Comment osez-vous? C'est honteux! Un si bon maître ! Le faire souffrir ainsi! Après tant d'années!

55 Vraiment!

POZZO *sanglotant.* - Autrefois... il était gentil... il m'aidait... me distraiyait... il me rendait meilleur... maintenant ... il m'assassine...

ESTRAGON, à Vladimir. - Est-ce qu'il veut le remplacer?

VLADIMIR. - Comment?

ESTRAGON. - Je n'ai pas compris s'il veut le remplacer ou s'il n'en plus veut après lui.